



FemInfo 45/2017

FemInfo 45, April 2017 • FemInfo 45, avril 2017

Herausgeberin • Éditrice

Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Association Suisse Femmes Féminisme Recherche

Nationaler Vorstand • Comité national

Alma Redzic
Anna Rihs
Lilian Carpenter
Maggie Haab
Merjema Adilovic
Raissa Ruchti
Veronika Helk

Geschäftsleiterin • Directrice générale

Mirjam Aggeler

Geschäftsstelle • Secrétariat

Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Postfach
CH-3001 Bern
PC 30-37698-6h

info@femwiss.ch
www.femwiss.ch

Nächster Redaktionsschluss – Prochain délai de rédaction

01.07.2017

Redaktion • Édition

Alma Redzic, Anna Rihs, Lilian Carpenter, Maggie Haab, Merjema Adilovic, Mirjam Aggeler, Raissa Ruchti, Veronika Helk

Layout • Graphisme

Nora Ryser, Mirjam Aggeler

Cover • Couverture

Nora Ryser

Druck • Impression

Das FemInfo wird auf 100 % Recyclingpapier (Lettura 72) ohne optische Aufheller in der Druckerei Reitschule in Bern gedruckt.

Auflage • Tirage

1100 Exemplare – Exemplaires

Erscheinen • Annonce

3 Mal jährlich – 3 fois par année

Inserate • Annonce

1 Seite – 1 Page CHF 250.–
1/2 Seite – 1/2 page CHF 130.–
1/3 Seite – page CHF 90.–

Manuskripte • Manuscrits

info@femwiss.ch

2 Vorwort • Avant-propos

4 FemWiss bewegt • FemWiss bouge

4 Du / Sternchen

5 Toi / Étoile

6 FemPrix 2016

8 Im Nidwalden des 19. Jahrhunderts • Dans le canton de Nidwald au 19ème siècle

8 Aussereheliche Schwangerschaften

10 Grossesses extraconjugales

12 Doppel-Standard • Double standard

12 Perspective et visibilité masculine

16 Und ewig putzt die Frau

20 Vaterschaftsurlaub

20 20 Tage Vaterschaftsurlaub

22 Gehör finden

23 Wirtschaft ist Care

23 Ein Denknetz stellt sich vor

25 Wer war sie?

25 Olympe de Gouges

26 Publication

26 Devenir parents

28 Rezension • Critique

28 Mannschaftsdiskurs

32 Agenda

Mirjam Aggeler • Der März 2017 war feministisch so bewegt wie schon lange nicht mehr. Die Liste aller Ereignisse wäre zu lang, um sie hier aufzuführen. Aber erinnern wir uns trotzdem kurz – wenigstens an einige von ihnen: Bereits Ende Februar trat «WE CAN'T KEEP QUIET», ein schweizweites Bündnis in Solidarität mit den internationalen Streikbewegungen, mit Forderungen an die Öffentlichkeit – auch FemWiss ist dabei. An der alljährlichen Demo zum Frauenkampftag, am 11. März in Zürich, war die Teilnahme mit weit über 10'000 Frauen* überdurchschnittlich gross. Auch in Basel nahmen sich Frauen* an diesem Tag die Strasse. Und während uns der Film «Die göttliche Ordnung» nochmal daran erinnerte, wie neu unsere politischen Rechte sind, wie hinterwäldlerisch unser Land doch ist, zeigt er gleichzeitig auch hoffnungsvoll: Veränderung ist möglich!

Am Woman's March solidarisierten sich viele Männer mit der Bewegung. Wenn auch noch immer nicht für alle klar ist, dass es zwischen Solidarität und Bevormundung einen wesentlichen Unterschied gibt und, wenn auch die daran entzündeten Konflikte zwischen Feminist*innen und Feministen für die Medien ein

gefundenes Fressen waren: Wir lassen uns nicht spalten. Was wir für uns aus der Tatsache mitnehmen, dass Feminist*innen gerne öffentlich gegen Männer ausgespielt werden, um ihre Forderungen zu verunglimpfen, hat auch etwas Ermutigendes: Gemeinsam sind wir offenbar zu stark. Nutzen wir das. Verbünden wir uns.

Das heisst nicht, dass wir unsere Konflikte unter den Tisch kehren, im Gegenteil. Denn Wut ist auch produktiv: Sie sagt, wo es weh tut. Und damit hören wir nicht auf. Nein. Wir sagen es wieder und wieder. Wir werden nicht müde; wir werden stärker und die Menschen, auf die wir uns beziehen können, werden von Generation zu Generation, von Welle zu Welle mehr. Sorgen wir dafür, dass der Aufwind, den die Frauen*bewegungen gerade erleben, noch lange nicht abflaut. Nehmen wir es wörtlich: WE CAN'T KEEP QUIET.

Mirjam Aggeler, Traduction: Alexandra Cinter • Un mois comme celui de mars 2017, le féminisme n'en avait plus connu depuis longtemps. Si la liste des multiples événements qui l'ont traversé est trop longue à énumérer ici, nous pouvons toutefois en rappeler brièvement quelques uns: fin février déjà, WE CAN'T KEEP QUIET, une alliance d'organisations issues de toute la Suisse, a rendu public ses revendications en signe de solidarité avec les mouvements de grève internationaux. FemWiss était également de la partie. A l'occasion de la manifestation annuelle de la journée des femmes*, le 11 mars à Zurich, la participation a dépassé la moyenne, comptant plus de 10'000 femmes*. A Bâle également, les femmes* sont descendues dans la rue ce jour-là. Et tandis que le film «Die göttliche Ordnung» nous rappelait une fois de plus combien nos droits politiques sont récents et combien notre pays est encore rétrograde, il délivrait également un message d'espoir et nous montrait que le changement est possible!

Lors de la Marche des femmes*, beaucoup d'hommes se sont montrés solidaires du mouvement. Même s'il n'est toujours pas évident pour

tout le monde qu'il existe une différence fondamentale entre solidarité et paternalisme, et même si les médias ont monté en épingle les conflits entre féministes femmes* et féministes hommes, nous ne nous laisserons pas diviser. Certes, les féministes* dans leur ensemble sont volontiers joué-e-s contre les hommes dans le débat public, dans le but que leurs revendications s'en trouvent discréditées. Pourtant, considérons que cela a quelque chose d'encourageant: ensemble nous sommes trop forts. Utilisons cette force. Unissons-nous.

Ce qui ne veut pas dire que nous mettons nos conflits sous le tapis, bien au contraire. Car la colère est également fertile: elle dit là où ça fait mal. Ainsi, nous ne nous taisons pas. Non. Nous nous exprimons encore et encore. Nous ne fatiguons pas, non, nous devenons plus fort-e-s, et le nombre de gens que nous représentons croît, de génération en génération, de vague en vague.

Faisons en sorte que le succès que connaissent aujourd'hui les mouvements féministes* ne s'essouffle pas. Prenons cette devise à la lettre: WE CAN'T KEEP QUIET.

DU

Alma Redzic • FemWiss versteht sich als ein Verein, der gegen Machtstrukturen auf allen Ebenen kämpft. Machtstrukturen spiegeln sich in der Sprache unter anderem auch über die Verwendung der Höflichkeitsform wieder. Wir möchten einerseits die durch die Höflichkeitsform reproduzierten sozialen Hierarchien flacher gestalten und andererseits die Distanz zu unseren Leser*innen überwinden, welche durch die Verwendung der Höflichkeitsform entsteht. Deshalb haben wir nach einer Diskussion im Vorstand beschlossen, gegenüber unseren Leser*innen im Rahmen unserer gesamten Kommunikation, im FemInfo, auf der Website als auch im persönlichen Kontakt nur noch das Du zu verwenden.

Die Verwendung der Du-Form ist eine alte Forderung der 68-er Bewegung. Wir kommen mit Freuden darauf zurück.

Es sollte gerade unter Feminist*innen üblich sein, möglichst egalitäre Verhältnisse zu schaffen. Wir zählen darauf, dass unser Du nicht als mangelnder Respekt aufgefasst wird, sondern als ein politischer Akt der Auflehnung.

Sternchen*

Alma Redzic, Mirjam Aggeler • Wie dir vielleicht aufgefallen ist, gendern wir seit dieser Ausgabe des FemInfos all unsere Texte mit dem Sternchen*. Im Jahr 2015 haben wir unsere Statuten angepasst, sodass Personen jeglicher Geschlechtsidentität bei FemWiss Mitglied werden können. Das war ein erster wichtiger Schritt, um das binäre Geschlechterdenken aufzubrechen. Nun gilt es, dieses Statement auch in unserer Schreibweise umzusetzen. Uns ist bewusst, dass der Begriff «Frau» politisch äusserst relevant ist, um das Patriarchat zu bekämpfen, welches auf einem dualistischen Geschlechterbegriff gründet. Dass wir in unseren Kampf jedoch ausschliesslich CIS-Frauen einschliessen und damit diverse Geschlechtsidentitäten ausschliessen, kann nicht unser Ziel sein, wenn wir Ausschlüsse nicht reproduzieren wollen. Darum haben wir uns für die Sternchen-Schreibweise entschieden. Das Sternchen hinterfragt nicht die physische Realität des weiblichen Körpers, sondern erweitert den Raum um diesen Körper herum und zeigt, dass es weitaus mehr Frauen* gibt als ausschliesslich CIS-Frauen.

TOI

Alma Redzic, Traduction: Alexandra Cinter • FemWiss est une association qui lutte contre les structures de pouvoir à tous les niveaux. Ces structures se reflètent dans la langue, notamment par l'usage de la forme de politesse. Nous voulons d'une part annuler la hiérarchie sociale que celle-ci reproduit et d'autre part réduire la distance qu'elle établit avec nos lecteurs*trices. C'est pourquoi nous avons décidé, lors d'une discussion au sein du comité, de ne plus nous adresser à nos lecteurs-trices que sous la forme du tutoiement, ce dans l'ensemble de nos communications, que ce soit dans FemInfo, sur notre site internet ou dans notre correspondance.

L'usage du tutoiement est une ancienne revendication du mouvement de mai 68. Nous y revenons avec joie.

Etre féministe* devrait précisément impliquer qu'on favorise la création de relations les plus égalitaires possible. Nous espérons que ce tutoiement ne sera pas perçu comme un manque de respect, mais comme un acte de révolte politique.

Étoile*

Alma Redzic, Mirjam Aggeler, Traduction: Alexandra Cinter • Comme tu l'as peut-être remarqué, nous utilisons l'astérisque* pour indiquer les genres depuis la dernière édition du FemInfo. En 2015, nous avons adapté nos statuts, afin que les personnes de tous genres puissent devenir membres de FemWiss. Ceci constituait un premier pas important vers la déconstruction d'une représentation binaire des genres. Il s'agit maintenant d'appliquer ces engagements dans nos textes. Nous sommes conscients du fait que le terme de « femme » revêt une extrême importance politique dans la lutte contre le patriarcat, lequel repose sur une définition dualiste des genres. Pourtant, si nous ne voulons pas reproduire les discriminations, nous ne pouvons nous contenter d'inclure uniquement les femmes cisgenre dans ce combat, excluant ainsi les autres identités de genre. C'est pourquoi nous avons décidé d'adopter l'astérisque dans nos textes. Celle-ci ne remet pas en cause la réalité physique du corps féminin, mais élargit le champ de ce corps et montre qu'il y a beaucoup plus de femmes* que les seules cisgenre.

FemPrix 2016

Mirjam Aggeler • Kurz vor Ende des Jahres 2016 hat FemWiss den letzten FemPrix in einer Höhe von 1000 Franken vergeben – und zwar an das Konzept für das KUGELfest: ein Openair-Kulturfestival, das vom 22. bis 25. Juni 2017 zum ersten Mal stattfinden soll. Zum heutigen Zeitpunkt steht noch kein definitiver Veranstaltungsort fest. Aber das Konzept der Veranstalter*innen verspricht bereits ein lohnenswertes Programm: An vier Tagen sollen Musik, Theater und Kleinkunst auf gesellschaftspolitische Veranstaltungen treffen. Im Vordergrund steht die Förderung gesellschaftlicher Partizipation verschiedenster Gruppen: Gemeinsam soll Kultur erlebt, aber auch auf lustvolle Art und Weise über gesellschaftlich relevante Themen diskutiert und nachgedacht werden können. Der gesellschaftspolitische Teil ist aufgeteilt in zwei Themenschwerpunkte, zu welchen verschiedene Workshops, Diskussionen und Inputs stattfinden sollen, begleitet von kulturellen Veranstaltungen wie Theater oder Filmen.

Der Schwerpunkt 1 beinhaltet die Themen Sexualität und Identität, Feminismus und Antisexismus, Sex und Liebe. Hier sollen Sexualität und Geschlechtsidentitäten

genauer unter die Lupe genommen werden. Diskutiert wird über Frauen*- und Männer*rollen, über Sexismus und wie dagegen vorgegangen werden kann, auch bei sich selbst. Aber auch Übergriffe an Partys und Ausgeh-Orten werden thematisiert. Wie kann eine Atmosphäre geschaffen werden, in der sich alle wohlfühlen und sexuelle Übergriffe, Anmachen und blöde Sprüche gar nicht erst passieren? Der Themenschwerpunkt 2 beinhaltet die Themen Flucht und Migration, Herkunft und Heimat, Nationalismus und Antirassismus. Zentral wird die Auseinandersetzung mit dem schweizerischen Asylsystem, mit Nationalstaaten und Grenzen und wie diese entstehen. Ausserdem soll über Rassismus in der Schweiz und Europa, aber auch über den oder die Rassist*in in uns selbst diskutiert werden. Wir sind sicher, diese letzte Auszeichnung an ein würdiges Projekt vergeben zu haben, wünschen den Veranstalter*innen gutes Gelingen und freuen uns auf das reichhaltige und vielfältige Programm.

FemPrix 2016

Mirjam Aggeler, Traduction: Alexandra Cinter • Fin 2016, le dernier FemPrix, d'un montant de 1000 francs a été attribué au projet du KUGELfest, un festival culturel en plein air, qui doit se tenir pour la première fois du 22 au 25 juin 2017. A l'heure actuelle, le lieu n'a pas encore été défini, mais le projet des organisateurs*trices promet déjà un programme digne d'éloge.

Durant quatre jours, la musique, le théâtre et d'autres spectacles s'empareront des questions socio-politiques. Le projet a pour but l'encouragement des groupes les plus divers à la participation sociale: la culture doit être l'occasion d'un partage, mais également d'une discussion et d'une réflexion, amorcées de manière ludique, sur des thèmes de société importants. Le volet socio-politique est divisé en deux grands thèmes, qui donneront lieu à différents workshops, débats et présentations, accompagnés d'évènements culturels tels que des pièces de théâtre ou des films.

Le premier thème aborde les questions de la sexualité et de l'identité, du féminisme et de l'antisexisme, du sexe et de l'amour. Ici, la sexualité et les identités de genre seront passés à la loupe. On parlera des

rôles des hommes* et des femmes*, du sexisme et de la manière dont on peut le combattre, également par ses propres moyens. Mais on parlera également des actes de violence commis dans les soirées et les lieux de sortie. On se demandera comment créer une atmosphère dans laquelle tout le monde se sente bien et ainsi éviter que les agressions, la drague et les commentaires déplacés ne se produisent.

Le second thème abordera les questions de l'asile et de la migration, de l'origine et de la patrie, du nationalisme et de la lutte contre le racisme. L'accent sera mis sur le système d'asile suisse, les Etats-nations et leurs frontières, et sur la façon dont ils se créent. On discutera en outre du racisme en Suisse et en Europe, mais également des tendances racistes qui peuvent sommeiller en nous.

Nous sommes convaincus d'avoir attribué le FemPrix à un projet qui en est digne. Nous souhaitons aux organisateurs*trices un plein succès et nous réjouissons de ce programme riche et diversifié.

Aussereheliche Schwangerschaften

Nadia Christen • «Wann und wo hat die Schwängerung stattgefunden?» ist eine Frage, die unehelichen Schwangeren im Nidwalden des 19. Jahrhunderts im Verhör gestellt wurde. «Als er fortgehen wollte, schwängerte er mich in der Küche stehend an einer Wand,» ist eine der protokollierten Antworten. Man ahnt bereits, dass dieses intime Geständnis nicht ohne Druck zu Stande kam. Trotz Verbot wurde der voreheliche Geschlechtsakt als Form der Eheanbahnung verstanden. Wollte ein junger Bauer sicher gehen, dass seine künftige Ehefrau auch wirklich fruchtbar sei, liess er sich erst dann auf eine Hochzeit ein, wenn seine Sexualpartnerin einen gewölbten Bauch vorweisen konnte. Wurde eine ledige Schwangere geheiratet, wurde über die bestehende Schwangerschaft grosszügig hinweggesehen. In eine äusserst gefährliche Lage kamen jene Frauen, die bei fortgeschrittener Schwangerschaft ledig blieben. Sie

waren dazu verpflichtet, sich selbst anzuzeigen. Taten sie es nicht, erfolgte die Anzeige meist durch andere Dorfbewohner*innen. Daraufhin wurden die Schwangeren zu einem ersten Verhör geladen, in welchem festgestellt werden sollte, wer der Kindsvater sei. Die Fragen drangen tief in die Privatsphäre der Frauen ein. Sie hatten genau anzugeben, wie ihre letzten Regelblutungen verlaufen waren, wann und mit wem sie Geschlechtsverkehr hatten und warum der angehende Kindsvater nicht zu einer Heirat bereit war. Allerdings galt der Leumund der ledigen Schwangeren als stark angeschlagen.

Um die Glaubwürdigkeit der Frauen zu testen, wurden sie dem sogenannten «Gneissverhör» ausgesetzt: Dieses wurde eingeläutet, sobald bei der Schwangeren die Wehen einsetzten. Die Hebamme informierte die Amtsherren, welche der Geburt beiwohnten, um die Frau im Augenblick des grössten

Geburtsschmerzes und absolutem Ausgeliefertsein eindringlich zu befragen. Es herrschte die Vorstellung, dass die Frauen bei dieser passiven Foltermethode die Wahrheit sprächen. So war es den Hebammen auch untersagt, der Gebärenden zu helfen, bis die Amtsherren mit den erhaltenen Antworten zufrieden waren.

Auch der angebliche Kindsvater hatte sich Verhören zu unterziehen. Bestritt dieser die Anschuldigungen und wollte von einer Vaterschaft nichts wissen, kam es ab 1848 jeweils zu einem Paternitätsprozess. Nun war es die Aufgabe des Gerichts festzustellen, wer die Wahrheit sprach. Hatte die ledige Mutter sich selbst angezeigt, bei allen Verhören dieselben Angaben gemacht und ihre Angaben vor Gericht unter Eid bestätigt, standen ihre Chancen gut, den Prozess zu gewinnen. Dies hiess damals, dass das Kind der Gegenpartei zugesprochen wurde. Kinder, die dem Vater zugesprochen wurden, blieben für ein Jahr bei der Mutter und wurden dann in die Obhut des Vaters übergeben.

1867 fand diese Regelung, bei welcher neben den Müttern auch die Väter in die Pflicht genommen wurden,

ein Ende. Fortan galt das Maternitätsprinzip, was bedeutet, dass das Kind automatisch der Mutter zugesprochen wurde. Am «Gneissverhör» wurde bis 1892 festgehalten. Da jedoch die Feststellung der Vaterschaft den ledigen Müttern fortan keinen Nutzen mehr brachte, verzichteten diese vermehrt darauf, den Namen des Kindsvaters überhaupt zu nennen.

Quellen

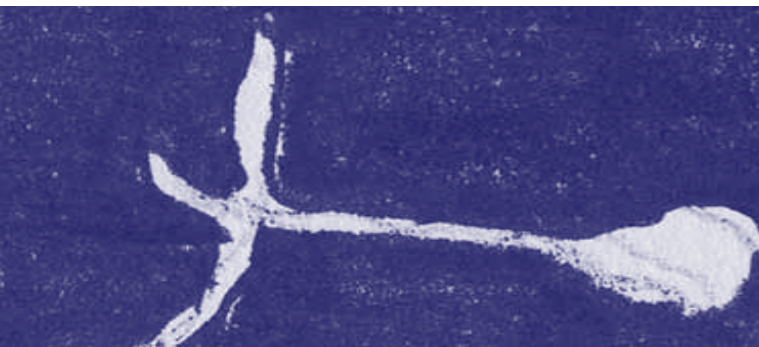
- Gesetze und Gerichtsakten Staatsarchiv Nidwalden

Hintergrund

Nadia Christen ist Präsidentin des Vereins Frauenspuren in Nidwalden und Engelberg: Unser Ziel ist es, frauen- und geschlechtergeschichtliche Themen zu erforschen und durch verschiedene Projekte bekannt zu machen. Die Aufarbeitung geschieht auf wissenschaftlichem, die Publikation auf populärwissenschaftlichem Niveau. Wir veröffentlichen über unterschiedlichste Medien, organisieren Führungen, halten Vorträge, erstellen Texte sowie audiovisuelle Medien und initiieren Theaterstücke. Der Verein feiert 2017 sein 20-jähriges Jubiläum. www.frauenspuren.ch



Grossesses extraconjugales



Nadia Christen, Traduction: Alexandra Cinter • « Où et quand êtes-vous tombée enceinte », telle est la question qu'on posait aux femmes adultères lors de l'interrogatoire. « Alors qu'il allait partir, il m'a mise enceinte debout contre le mur de la cuisine », c'est l'une des réponses enregistrées. On se doute bien que cet aveu intime n'a pas été livré sans pression. En dépit de l'interdiction, les relations sexuelles avant le mariage étaient considérées comme une forme d'engagement matrimonial. Si un jeune paysan désirait s'assurer la fertilité de sa future femme, il lui suffisait

d'attendre que sa partenaire sexuelle ait le ventre rond avant de l'épouser. En effet, si une femme célibataire tombait enceinte et convolait en justes noces, on se montrait souple et on fermait les yeux sur sa grossesse. En revanche, les femmes à la grossesse avancée et qui ne trouvaient pas d'époux se retrouvaient dans une situation très périlleuse. Elles étaient obligées de se dénoncer. Si elles ne le faisaient pas, les habitants du village finissaient la plupart du temps par s'en charger. Suite à quoi elles étaient convoquées pour un premier interrogatoire, dont le but était d'établir l'identité du père. Les questions s'immisçaient largement dans la sphère privée des femmes. Celles-ci devaient indiquer de manière précise la date de leur dernières règles, quand et avec qui elles avaient eu des relations sexuelles et pourquoi le père présumé n'était pas disposé à les épouser. Bien sûr, la réputation de ces femmes célibataires était fortement entachée. Pour tester leur crédibilité, on les soumettait donc à ce qu'on appelait le « Gneissverhör » : cet interrogatoire était mis en œuvre dès que les femmes commençaient à avoir des contractions. La sage-femme informait les représentants des autorités, qui

assistaient à l'accouchement, du moment le plus douloureux – celui où la jeune femme était complètement impuissante –, afin qu'ils puissent la soumettre à un interrogatoire serré. On s'imaginait que, soumises à cette méthode de torture passive, les femmes diraient la vérité. Ainsi, on interdisait aux sages-femmes d'aider les parturientes, ce jusqu'à ce que ces messieurs soient satisfaits des réponses obtenues. Le père présumé devait également se prêter à un interrogatoire. De 1848 à 1867, s'il réfutait l'accusation et ne voulait pas prendre ses responsabilités, on engageait un procès en paternité. C'était alors au tribunal d'établir qui disait la vérité. Si la mère s'était elle-même dénoncée, si elle s'en était tenu depuis le départ à la même version des faits et si elle la confirmait sous serment, elle avait de bonnes chances de gagner le procès. Ce qui à l'époque avait pour conséquence que la garde de l'enfant soit attribuée au père. Le bébé restait un an auprès de sa mère, puis était confié à son géniteur. En 1867, on mit fin à cette règle, laquelle attribuait une responsabilité au père, aux côtés de la mère. Dès lors, ce fut le principe de maternité qui fit loi, ce qui impliquait que l'enfant était automatiquement confié

à la mère. Quant au « Gneissverhör », il fut pratiqué jusqu'en 1892. Pourtant, comme on n'avait plus besoin d'obtenir l'identité du père de la part de la femme enceinte et célibataire, celle-ci renonçait de plus en plus souvent à mentionner son nom.

Sources

- Lois et archives judiciaires du canton de Nidwald

Dessous

Nadia Christen est la présidente de l'association Frauenspuren in Nidwalden und Engelberg. Le but de celle-ci est d'élaborer des connaissances dans le domaine de l'histoire de la condition féminine et du genre, ainsi que de les diffuser dans le cadre de différents projets. Le travail de recherche est effectué de manière scientifique, sa publication répond à un objectif de vulgarisation. L'association diffuse ce savoir au moyen de différents médiums : elle propose des visites, des conférences, élabore des textes ainsi que des contenus audiovisuels et lance des pièces de théâtre. L'association fête en 2017 ses 20 ans d'existence. www.frauenspuren.ch

Perspective et visibilité masculine

Coline de Senarclens • Charles est féministe. Tous les vendredis il se rend à une réunion avec son association de féministes radicales qui souhaitent en finir avec le patriarcat et les privilèges masculins. Il organise avec ses camarades des espaces de non-mixité, pour observer les comportements, discuter les vécus et se retrouver avec ses paires, qui vivent les mêmes expériences, afin de développer des stratégies pour mettre fin aux violences sexistes. Charles fait une bonne action et en retire un bénéfice social.

Non, en fait, c'est pas Charles, c'est Carla. Carla est féministe. Tous les vendredis elle se rend à une réunion avec son association de féministes radicales qui souhaitent en finir avec le patriarcat et les privilèges masculins. Elle organise avec ses camarades des espaces de non-mixité, pour observer les comportements, discuter les vécus et se retrouver avec ses paires, qui vivent les mêmes expériences, afin de développer des stratégies pour mettre fin aux violences sexistes. Carla est une extrémiste et elle nuit à sa cause.

Cet exemple est exagéré ? Posez la question aux femmes* féministes qui vous entourent. Demandez-

leur si leur combat est vu comme légitime et si elles sont félicitées et valorisées socialement pour le mener. Regardez le succès que rencontre les féministes sur le net, et comparez-le avec celui des hommes qui font la même chose.

Les hommes dans les luttes féministes, les hommes vis-à-vis du féminisme et les hommes contre le féminisme sont des problématiques qu'on est obligée de traiter. Quand bien même on aimerait même s'en passer, on nous y oblige vu que comme dans tous les domaines on leur donne la parole plus facilement qu'aux femmes. Alors voici quelques exemples de rapports difficiles entre « hommes » et féminisme.

La semaine passée, un article titrait « Chaque homme a une responsabilité individuelle » dans le quotidien romand Le Courrier (journal de sensibilité de gauche). Il donnait la parole à un groupe d'hommes pro-féministe qui se réunit notamment en non-mixité pour « déconstruire leur comportement sexiste (dans un) mouvement inverse d'une affirmation de soi ». Il y a plusieurs choses à dire sur cette démarche, apparemment louable. Premièrement, c'est d'ailleurs le

problème, que ce soit perçu comme louable quand les (femmes*) féministes peinent à faire reconnaître l'utilité et la légitimité de leur démarche, en particulier quand elles font le choix de la non-mixité. Nous y reviendrons. Ensuite, faut-il le rappeler, la non-mixité militante est un outil des dominé*es pour s'extraire des rapports de domination et développer, au sein du groupe, des stratégies de résistance aux rapports sociaux qui les oppressent. Quand il est le fait des dominant*es souhaitant lutter contre leur propre domination, il va à l'encontre du but recherché, puisqu'il renforce le groupe et le risque d'auto-validation est grand. Même si le groupe est de bonne foi, il est manifeste qu'il s'agit d'une erreur stratégique au regard des objectifs. Il s'agit d'une erreur encore plus grande de se donner, sur cette base, de la visibilité dans un journal, tout à fait critiquable à cet égard. Le Courrier choisit de mettre en lumière un groupe d'hommes sans offrir de regard critique, notamment en donnant la parole à des femmes. Le seul expert cité est d'ailleurs un homme.

Les féministes appellent cela un cookie, à savoir ce que s'attendent à recevoir les dominant*es quand

elles pensent être non-oppressif ou bon*nes allié*es. Quelle double contrainte : il faudrait accepter les oppressions qu'on subit et remercier quand on ne les subit pas. Pourtant cette démarche est très populaire. Pensons à Sophie Grégoire Trudeau, l'épouse du premier ministre canadien, qui appelle le 8 mars à célébrer « les hommes qui nous encouragent à être qui nous sommes vraiment ». Ou le journal Elle qui « adore » le billet écrit par un « homme qui partage les tâches à la maison et trouve ça normal ». En effet, l'article « je n'aide pas ma femme » a été partagé un nombre incalculable de fois sur les réseaux sociaux, au sujet d'un concept pour le moins révolutionnaire : le partage des tâches. En Suisse les femmes sont en charge de l'essentiel du travail domestique dans trois quart des ménages avec enfants de moins de 15 ans, alors c'est chouette qu'un homme fasse sa part, mais sa sur-visibilité invisibilise une réalité moins flatteuse, et j'aimerais bien savoir quel accueil aurait eu le témoignage de sa femme: parce que si les hommes qui partagent les tâches domestiques sont félicités, c'est le contraire pour les femmes dans le même cas. Un double standard sur lequel je reviendrai.

C'est à un américain qu'on doit, il y a moins d'un mois, la « découverte » du sexisme : il a échangé par mégarde sa signature avec sa collègue et s'est vu traité de manière étonnante quand on occupe une position de dominant – bien moins surprenante pour qui n'a pas ce privilège. Un homme dénonce le sexisme, et lui, on le croit. Les féministes s'époumonent à dénoncer ces violences depuis des lustres, mais qu'un homme prenne la parole pour en témoigner et le discours prend alors de la valeur. Cette crédibilité rappelle l'époque où le témoignage d'un homme valait celui de deux femmes. Quand je m'en suis étonnée sur les réseaux sociaux, on m'a répondu qu'en tant que non concerné, il était plus objectif. Or, il n'est pas extérieur au système, il y occupe juste une position de dominant, et ce n'est pas neutre. La visibilité dont il a bénéficié est dangereuse, parce qu'elle renforce l'idée que les hommes sont plus légitimes de dénoncer les violences de genre et plus crédibles quand ils le font.

D'autres hommes, moins bien intentionnés, réfléchissent également aux rapports sociaux de genre dans lesquels ils s'insèrent. En effet, dans une société

qui renvoie constamment à l'identité de genre, « être femme » et « être homme » sont des piliers. Or, la féminité et la masculinité ne sont pas des essences, contrairement à ce qu'en disent grand nombre de conservateurs. Qu'est-ce que la masculinité alors, à part un positionnement dans un rapport de pouvoir mouvant? Dans une société qui bouge et dont les rapports sociaux de genre se renégocient, la masculinité, comme concept, semble fragile et a plus que jamais besoin d'être renforcée. C'est pourquoi on assiste aujourd'hui à un véritable backlash (réaction).

La semaine passée, France 2, dans son journal de 20h, présentait un mouvement catholique d'hommes qui, « 50 ans après la fin du patriarcat » (ils ont du oublier de nous inviter à la fête, comme dirait mon amie Sarah) se regroupent en non-mixité pour répondre à la question « qu'est-ce qu'être un homme? ». Les participants, entre deux activités virilistes telles que pousser des voitures, témoignent d'une perte de repères vis-à-vis de leur identité (masculine). Si ce questionnement semble assez saint, les réponses proposées le sont beaucoup moins. On naturalise les rapports de genre et répète que « l'homme » doit montrer le chemin,

être ferme et directif. En résumé, des hommes se réunissent entre eux pour réaffirmer que c'est eux qui décident. Ils rentrent ensuite chez eux plein d'une nouvelle vigueur dans leur rôle de chef de famille. Et France 2 applaudit des deux mains sans offrir l'ombre d'une approche critique. Quand les françaises du mouvement Nuit Debout s'étaient, elles, réunies en non-mixité parce qu'elles expérimentaient des violences de genre durant les rassemblements, le traitement médiatique n'était pas aussi consensuel. En fait, quand des hommes se mettent ensemble pour renforcer leur position de dominants ça va, mais quand des femmes font de même pour la remettre en question, on les accuse de faire du « sexisme inversé ».

Cet exemple, et l'autre cité en début d'article, montrent à quel point un double standard est en place quand il s'agit d'action féministe, et en particulier de non-mixité. Quand les dominé*es se rassemblent pour défaire l'oppression, les dominantEs, non habitués à être l'objet de l'exclusion, se sentent défaits d'un privilège et le font savoir. Le problème, c'est que le bon sens commun les suit: la non-mixité masculine

est acceptée mais la non-mixité féministe agace. Comme un cailloux dans la chaussure du patriarcat. Un journaliste me demandait à la radio « est-ce bien stratégique d'opter pour la non mixité puisque le but c'est d'éduquer les hommes? » Non, le but n'est pas toujours axé sur les hommes, et nous revendiquons parfois de s'occuper de nous.

En fin de compte, l'action militante féministe, quand elle est le fait d'hommes, est vue comme juste, comme généreuse, comme une concession. L'action militante est moins légitime quand elle est le fait des féministes. C'est un état d'esprit encore terriblement bourgeois et colonial, de considérer qu'on sait mieux, avec la raison et l'objectivité (qui est masculine et blanche) ce dont ont besoin les personnes qu'on oppriment avec douceur et sévérité, pour leur bien. Cette vision est dangereuse. Elle prive de légitimité celles qui subissent les oppressions. Or les hommes ne vivent pas les oppressions sexistes que dénoncent les féministes, et de ce fait, ils doivent apprendre à laisser parler les personnes concernées, et à les croire quand elles relatent leur vécu.

Und ewig putzt die Frau

Franziska Schutzbach • Das Ideal moderner heterosexueller Eltern, sich die Betreuung der Kinder gleichberechtigt zu teilen, ist seit vielen Jahren im Gespräch. Skandinavische Länder wie Schweden haben die bezahlte Vaterschaftszeit bereits in den 1970er Jahren eingeführt. Dass Mütter und Väter sich die Elternzeit teilen, wird von verschiedenen Seiten als hoffnungsvolles Modell angesehen. Die Gesamtidee scheint logisch: Wenn wir eine ausgeglichene Verteilung von bezahlter und unbezahlter Arbeit zwischen den Geschlechtern erreichen wollen, reicht es nicht aus, Frauen in den Arbeitsmarkt zu integrieren. Zusätzlich müssen Männer Familienarbeit übernehmen.

Aber wie weit sind wir mit der Umsetzung dieses Ideals? In der Schweiz gibt ein Viertel der Väter an, dass sie sich aktiv um den Nachwuchs kümmern oder kümmern möchten. In Deutschland sind es sogar siebzig Prozent. In so genannten kreativen Berufsmilieus sind viele Väter einen oder zwei Tage die Woche zu Hause. Andere versuchen, während Randzeiten, am Wochenende oder in den Ferien präsent zu sein. Auch US-Väter gaben an, dass sie es sich aus beruflichen und finanziellen Gründen zwar nicht leisten

können, ihre Arbeitszeit zu reduzieren, sich aber trotzdem mit ihren Kindern beschäftigen und in der Familie präsent sind: 97 Prozent der US-Väter behaupten, täglich im Durchschnitt drei bis vier Stunden für Familienarbeit aufzubringen. Die meisten dieser Väter sagen, dass sie die Zeit mit ihren Kindern als Bereicherung empfinden und die enge Beziehung ihrem Leben Sinn gibt.

So weit, so rührend. Allerdings führt die Beteiligung von Vätern an der Kinderbetreuung keineswegs automatisch zu einer ausgeglicheneren Arbeitsteilung. Mehrere Studien belegen, dass selbst in den skandinavischen Vorbildländern die institutionalisierte Vaterzeit nicht die erhoffte Wirkung zeigt: In Schweden nimmt ein Grossteil der Väter gerade mal 2 von 15 Monaten Elternzeit in Anspruch. Für Männer bleibt es oft eher eine freiwillige Option, und wenn sie aus verschiedenen Gründen die Elternzeit nicht oder nur zum Teil in Anspruch nehmen, wird vorausgesetzt, dass die Mütter die dadurch entstehende Lücke füllen. Umgekehrt ist das keineswegs so.

Die schwedischen Forscherinnen Lisbeth Bekken und Karin Sardavar haben zudem beobachtet,

dass Mütter in Elternzeit wie gehabt auch für den Hauptteil des Haushalts verantwortlich sind. Das gilt für Väter meist nicht. Vielmehr etabliert sich eine umgekehrte Dynamik: Gerade weil Männer sich um das Kind kümmern, können sie die Hausarbeit ihren Frauen überlassen. Die Forscherinnen fanden heraus, dass es eine Art Paradoxie der Anerkennung gibt: Männer erhalten in der Regel für ihren Beitrag besonderen Beifall. Wenn dieselbe Arbeit von Frauen verrichtet wird, gilt sie als selbstverständlich.

Den meisten Müttern wird das bekannt vorkommen: die anerkennenden Blicke, wenn der Vater seiner Tochter die Haare kämmt, die Begeisterung der Schwiegermutter, wenn ihr Sohn früh nach Hause kommt und für die Kinder kocht. Bei einem Mann heisst es: «Du Armer, arbeitest so viel und musst noch kochen!». Eine berufstätige Mutter bekommt diesen Satz wohl ihr ganzes Leben nicht zu hören. Ganz zu schweigen von der Situation, wenn der Vater bei Familientreffen den ganzen Abend bei den Kindern im Spielzimmer verbringt: «Er ist ja so wunderbar im Umgang mit Kindern». Täten Mütter es ihm gleich, wären sie entweder Übermütter oder schlechte

Gastgeberinnen. Das Mindeste, was von Müttern erwartet wird, ist die Kinder im Blick zu haben, die Weihnachtsgans hinzukriegen und sich die Probleme der Grossmutter anzuhören.

Um nicht als Nörglerin dazustehen – dieses Etikett ist Müttern fast so sicher wie den aktiven Vätern das des Superhelden – betonen Frauen oft mit Nachdruck, wie bemerkenswert es sei, dass ihre Männer für ihre Kinder sorgen oder sorgen wollen. Die Familiensoziologie nennt dieses Phänomen «Ökonomie der Dankbarkeit»: Frauen, deren Partner sich an der Kinderbetreuung beteiligen, sind dafür in der Regel dankbar. Und trauen sich deshalb oft nicht, auch in Sachen Haushalt mehr einzufordern.

Kurzum: Eine gleichberechtigt geteilte Kinderbetreuung kann alte Ungleichheiten unter dem Deckmantel des guten Willens verstärken. Wenn beide gleich viel Zeit mit den Kindern verbringen, bleibt die Hausarbeit oft erst recht bei den Frauen. Und damit auch das Familien-Gesamt-Management, das heisst das innere Büro, in dessen Ordnern und Unter-Ordern Impfläne gespeichert sind, der nächste fällige Anmeldetermin fürs Skilager, Mitbringsel für den

Kindergeburtstag oder Absprachen mit den Grosseltern. Es bleiben die Mütter, die abends mit dem Gedanken einschlafen, ob die Hausschuhe des Kindes in der Schule noch passen. Und es ist dieses Management, das Mütter als den grössten Erschöpfungsfaktor beschreiben – ob der Vater mit den Kindern zusammen ist oder nicht, ob er einen Tag oder zwei zuhause ist, ist in dieser Gesamt-Anordnung, die ein Familienleben ausmacht, letztlich nur ein Faktor.

Bezeichnend ist, dass Ungleichheiten gerade dann zementiert werden, wenn beide gleichermassen berufstätig sind oder die Frau sogar mehr arbeitet. So versuchen berufstätige Mütter, abends immer rechtzeitig zu Hause zu sein, um noch Zeit mit der Familie zu haben. Das bedeutet aber auch kochen, aufräumen, Kinder ins Bett bringen, Grosseltern zurückrufen, Altpapier bündeln. Umgekehrt kommen berufstätige Väter erst dann nach Hause, wenn das Größte erledigt ist. Die engagierten Väter begründen das späte Nach-Hause-Kommen meistens mit ihrer ansonsten aktiven Rolle («Montag und Mittwoch bin ich ja zu Hause»). Mütter, die ebenfalls zwei Tage die Woche zu Hause sind, bezeichnen sich selbst weder

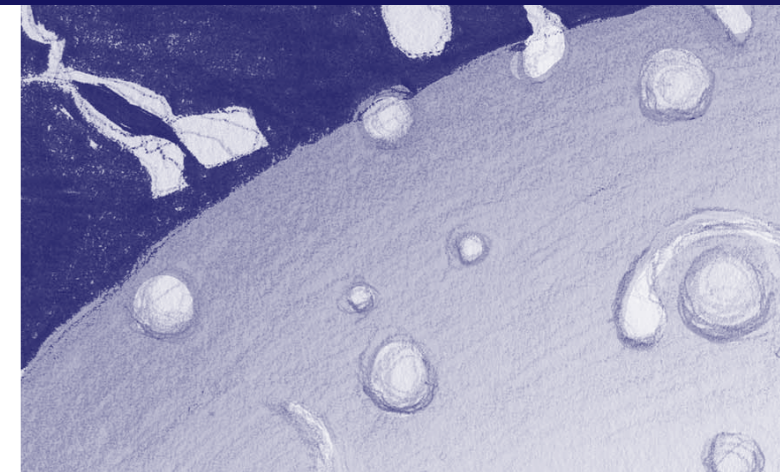
als aktiv, noch legitimieren sie damit Freiräume wie spätes Nach-Hause-Kommen.

Unabhängig davon, ob das Ideal des aktiven Vaters alte Ungleichheiten verstärkt, muss man aber auch sagen, dass die Umsetzung des Ideals bereits viel früher gefährdet ist. Es gibt für Männer kaum Teilzeitjobs. Eine Studie des IAIZ (Institut für anwendungsorientierte Innovations- und Zukunftsforschung in Berlin) zeigt, dass auch Männer ein Vereinbarkeitsproblem haben. Die befragten Väter nannten alle als zentrales Hindernis für mehr familiäres Engagement die vorherrschende «Anwesenheitskultur». Selbst wenn sich ein Betrieb vordergründig als familienfreundlich bezeichnet, unterschwellig werden Leistung und Loyalität stark mit physischer Präsenz am Arbeitsplatz gleichgesetzt.

Familienarbeit hat in dieser Kultur keinen Stellenwert. In den USA befragte Führungskräfte bewerten Kinderbetreuung mehrheitlich nach wie vor als Frauenarbeit – im Stil von «Frauen bringen Babys zur Welt, also sind Babys Frauensache». In diesem Sinn zeigen alle vorliegenden Studien, dass Väter vor allem aus beruflichen Gründen Elternzeit nicht in Anspruch

nehmen, selbst wenn sie dies könnten, also selbst in Schweden. Auch dort geben 46 Prozent der befragten Männer als Grund für die geringe oder Nicht-Inanspruchnahme der Elternzeit die berufliche Karriere an. Fragt man die Mütter, so halten sie eine Unterbrechung der Erwerbstätigkeit des Vaters zu Gunsten von Elternzeit ebenfalls häufig für unmöglich. Die Karriere der Männer als fest stehende Konstante wird weder von Männern noch Frauen wirklich in Frage gestellt. Dass die berufliche Laufbahn von Frauen Unterbrüche aufweist, gilt hingegen als selbstverständlich.

Frauen wie Männer tragen also letztlich zur Aufrechterhaltung der Geschlechterungleichheit in der Familienarbeit bei, ihre Argumente speisen sich aus strukturellen Bedingungen, aber auch aus den Vorstellungen darüber, was die Rolle des Manns oder der Frau in der Familie ist. Versucht man, die Begründungen der Familien für ihre Arbeitsteilung in einem Satz zusammenzufassen, so lautet der: «Es geht nicht anders.» Es geht nicht anders, weil beispielsweise Frauen durchschnittlich weniger verdienen (was sich bisher nicht geändert hat) oder weniger qualifiziert



sind als Männer (was sich gerade ändert) oder weil sich eine Teilzeitstelle steuertechnisch nicht lohnt. Wenn schon, müssten die Frauen Vollzeit arbeiten, was wiederum nicht mit dem gängigen Mutterideal vereinbar ist. Genauso, wie die Rolle des Ernährers einen Mann zum Mann macht, macht die Rolle der fürsorglichen Mutter eine Frau zur Frau. Die traditionellen Wertvorstellungen bezüglich der familiären Arbeitsteilung zwischen Frauen und Männern werden von einer Mehrheit bis heute vorbehaltlos akzeptiert.

Erstpublikation in der Annabelle, 12/2009

Ein erster Schritt



Hélène Fischer • Die Schweiz hat als einziges europäisches Land keinen Vaterschaftsurlaub. Dabei zeigen Untersuchungen, dass ein Vaterschaftsurlaub den Ungleichheiten entgegenwirkt, die allgemein mit der Geburt eines Kindes zwischen Frau und Mann auftreten.

Die Geburt eines Kindes ist eines der freudigsten Ereignisse im Leben. Zusammen geniessen die frischgebackenen Eltern die Zeit mit ihrem Neugeborenen und gewöhnen sich an die neue Situation. Klingt idyllisch – wäre da nicht die Tatsache, dass Schweizer Vätern gesetzlich kein Vaterschaftsurlaub zusteht. Der eine Tag, den die meisten Arbeitnehmer erhalten, basiert auf Art. 329, Abs. 3 des Obligationenrechts – die Geburt wird gleich behandelt wie ein Wohnungswechsel. Hat sich das Paar vorher die Haushaltsarbeit gleichmässig aufgeteilt, rutscht es nun plötzlich in die alte, traditionelle Rollenverteilung zurück.

Änderung verspricht die Volksinitiative für 20 Tage bezahlten Vaterschaftsurlaub: Lanciert im Mai 2016, schlägt die Initiative vor, dass die 20 Tage flexibel innerhalb eines Jahres nach der Geburt bezogen werden können. So müssen 20 Urlaubstage nicht am

Stück bezogen, sondern können beispielsweise auch genutzt werden, um das Pensum für eine gewisse Zeit zu reduzieren. Der Verein «Vaterschaftsurlaub jetzt!» – gegründet von Travail.Suisse, Alliance f, männer.ch und Pro Familia Schweiz – hat bisher schon mehr als 85'000 Unterschriften gesammelt. Das zeigt, dass heutige Väter präsent sein und ihren Teil der Verantwortung übernehmen wollen. Wenn der Vater von Beginn an in die Betreuungsarbeit involviert ist, wird die Mutter entlastet. Ein Wiedereinstieg in die Berufswelt wird für sie leichter und womöglich früher umsetzbar. Die heute herrschenden Lohnungleichheiten zwischen Mann und Frau sind unter anderem auch auf die lange Abwesenheit am Arbeitsplatz von Müttern nach der Geburt zurückzuführen.

Ein Vaterschaftsurlaub von 20 Tagen ist der erste Schritt für eine verbesserte Vereinbarkeit von Beruf und Familie.

Unterschreibe die Initiative für 20 Tage Vaterschaftsurlaub: www.vaterschaftsurlaub.ch.

Gehör finden

Mirjam Aggeler • Der Vaterschaftsurlaub ist ein längst fälliger und unumgänglicher Schritt in Richtung einer Gesellschaft mit egalitärem Geschlechterverständnis. Natürlich ist er keine Alternative zu einer Elternzeit, aber er ebnet den Weg dahin und kann dazu beitragen, auch andere Werte als wirtschaftliche Leistungssteigerung und Effizienz in den Vordergrund zu rücken. Die Forderung nach der Auflösung stereotyper Geschlechterrollen gehört spätestens seit 1968 zu den Kernforderungen der Frauen*bewegung. Eine Forderung, die bis jetzt ungehört verhallte. Bis jetzt, da sie auch von den Männer- und Väterorganisationen aufgegriffen wird. Das ist kein neues Phänomen, wird aber ein aktuelles bleiben, solange wir in patriarchalen Strukturen leben. Doch davon lassen wir uns nicht abschrecken, könnte doch ein Vaterschaftsurlaub dabei helfen, genau solche Strukturen anzukratzen. Sagen wir es also noch einmal laut: Mit dieser Initiative bekommt die uralte Forderung der Frauen*bewegungen nach gemeinsamer Emanzipation aus verkalkten Geschlechterrollen eine neue Plattform und hoffentlich endlich die Resonanz, die es für gesellschaftliche Veränderungen braucht.



Ein Denknetz stellt sich vor

Ina Praetorius • Care ist nicht ein beliebiger Sektor, den die Ökonomie «einbeziehen» muss. Care ist die Mitte allen Wirtschaftens. Deshalb gibt es seit Dezember 2015 den Verein WiC: Wirtschaft ist Care.

Der Begriff «Ökonomie» leitet sich von den griechischen Wörtern oikos (Haus, Haushalt) und nomos (Lehre, Gesetz) ab. Die Oiko-Nomia ist folglich die Lehre vom (guten) Haushalten. Weil es Aufgabe der Haushalte ist, die Bedürfnisse derer zu befriedigen, die im Haus zusammenleben, definieren Ökonom*innen auf den ersten Seiten ihrer Lehrbücher folgerichtig so: «Es ist Aufgabe der Wirtschaftslehre zu untersuchen, wie die Mittel zur Befriedigung menschlicher Bedürfnisse am sinnvollsten hergestellt, verteilt und ge- oder verbraucht werden.»

Der ökonomische Mainstream: Lehre vom Geld
Ab Seite 2 handeln die gängigen ökonomischen Lehrbücher allerdings nur noch von geldvermittelten Tauschakten, obwohl niemand ausdrücklich bestreitet, dass auch unbezahlte Arbeit menschliche Bedürfnisse befriedigt. Das liegt daran, dass man schon in der Antike einer «höheren» Sphäre herrschaftlicher

Freiheit (Polis) einen «niedrigen» Bereich weiblich-sklavischer Dienstbarkeit (Oikos) untergeordnet hat: Im Oikos befriedigten Ehefrauen, Sklav*innen, Kinder und Haustiere, also Wesen, von denen man annahm, sie seien von Natur aus zur Abhängigkeit bestimmt, die Bedürfnisse aller. Das änderte sich auch nicht wesentlich, als Adam Smith und seine Nachfolger im 18. Jahrhundert den Wirtschaftsliberalismus mit der Idee von der «unsichtbaren Hand des Marktes» erfanden.

Care – Fürsorge – Bedürfnisbefriedigung

In den 1970er Jahren gab es die feministische «Hausarbeitsdebatte»: Aktivistinnen lenkten den Blick auf die Arbeit, die noch immer vor allem Frauen in Privathaushalten gratis leisten. Die Hausarbeitsdebatte mündete in die statistische Erfassung der unbezahlten Arbeit, seit 1997 auch in der Schweiz. Im Februar 2015 erklärte das Bundesamt für Statistik: «8,7 Milliarden Stunden sind im Jahr 2013 (...) unbezahlt gearbeitet worden. Damit wurde für die unbezahlte Arbeit 14 Prozent mehr Zeit aufgewendet als für die bezahlte Arbeit (...). Die gesamte, im Jahr 2013 geleistete unbezahlte Arbeit wird auf einen Geldwert von 401

Milliarden Franken geschätzt (...). Hausarbeiten machen mit 6,6 Milliarden Stunden drei Viertel des Gesamtvolumens an unbezahlter Arbeit aus (75%). Betreuungsaufgaben im eigenen Haushalt lassen sich mit 1,5 Milliarden Stunden pro Jahr beziffern (17% des Gesamtvolumens).» Dass sich aufgrund solcher Daten inzwischen ein ökonomisches Denken entwickelt, das Care-Leistungen nicht mehr ausschliesst, ist nichts als logisch.

Wirtschaft ist Care

Zunächst forderten Feministinnen die «Einbeziehung» des grössten Wirtschaftssektors in die Ökonomie. Es geht aber um mehr: nämlich darum, dass die Ökonomie zu ihrem selbstdefinierten Kerngeschäft zurückfindet. Wenn sie nämlich beansprucht, die Lehre von der Befriedigung menschlicher Bedürfnisse zu sein, dann gehören Care-Leistungen in die Mitte. Denn niemand kann im Ernst behaupten, bei der Herstellung von Streubomben oder TV-Castingshows handle es sich um die Befriedigung menschlicher Bedürfnisse, wohl aber bei der Pflege, Ernährung, Erziehung, Förderung von Menschen. Welchen Sinn sollte

Wirtschaften ohne Menschen machen? Wer sollte TV-Castingshows brauchen, wenn nicht die Leute, die von Frauen* geboren und erzogen werden? Care-Arbeit ist also nicht ein beliebiges zusätzliches Segment, das eine obsessiv, aber unbegründet geldzentrierte Ökonomie «einbeziehen» muss, sondern die *conditio sine qua non* (notwendige Bedingung) allen Wirtschaftens. Deshalb gibt es jetzt den Verein WiC (Wirtschaft ist Care). Er versteht sich als Denknetz, in dem Frauen* auf allen Ebenen – Wissenschaft, Medien, Politik, Kulturbetrieb, Bildungswesen etc. – den Paradigmenwechsel hin zu einer Ökonomie vorantreiben, die den Namen verdient.

Zum Weiterlesen

Ina Praetorius, *Wirtschaft ist Care oder: Die Wiederentdeckung des Selbstverständlichen*, Berlin (Heinrich Böll Stiftung) 2015

www.wirtschaft-ist-care.org

Olympe de Gouges (1748 – 1793)

Alma Redzic • So sehr die heutige moderne Gesellschaft ohne das Fundament der Aufklärung und die Erklärung der Menschen- und Bürger*innenrechte von 1789 undenkbar ist, so sehr ist die Entwicklung der Frauen*rechte undenkbar ohne die «Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin» von Olympe de Gouges im Jahr 1791. Aufklärer, Revolutionäre, Humanisten und der Grossteil der unterdrückten männlichen Klasse forderten Individualrechte für sich, unterliessen es jedoch, auch die unterdrückten Frauen* zu befreien und gleichzustellen. Olympe de Gouges stellte in Artikel 1 ihrer «Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin» fest: «Die Frau wird frei geboren und bleibt dem Mann an Rechten gleich. Soziale Unterschiede können nur im allgemeinen Nutzen begründet sein.» Sie legte damit den Grundstein, auf welchen spätere Frauen*bewegungen zurückgriffen, um die Gleichheit von Frauen* zu postulieren. Doch wer war diese grosse Kämpferin? Olympe de Gouges war eine *femme de lettres*, schrieb Theaterstücke, Romane und Dramen. Sie war politisch und gesellschaftlich aktiv. Heute würden wir sie wohl Aktivistin nennen. Sie schrieb Briefe, öffentliche Schriftstücke und Eingaben

an politische Institutionen und ihre Vertreter. Ihr Engagement galt den unterdrückten und marginalisierten Menschen und Gruppen. So kämpfte sie Zeit ihres Lebens für das Recht von Frauen auf Scheidung (sie selbst war zwangsverheiratet worden) und für politische und bürgerliche Rechte für Frauen. Sie forderte die Trennung von Staat und Kirche, freie Wahlen, eine Verfassung sowie politische Kontrolle und Rechenschaftspflicht. Sie kritisierte die Sklaverei und die Todesstrafe öffentlich.

Am Ende kostete sie der Kampf gegen Unterdrückung das Leben: Sie wurde aufgrund ihrer politischen Schriften hingerichtet. Wir besinnen uns auf Olympe de Gouges sozial- und gesellschaftskritisches Engagement, um ihr grossartiges, revolutionäres Schaffen weiter wirken zu lassen.



Devenir parents

Jean-Marie Le Goff, René Levy (Hg.), Devenir parents, devenir inégaux: La transition à la parentalité et inégalités de genre. Seismoverlag, Genève 2016.

Le livre peut s'acheter dans les librairies ou directement chez l'éditeur.

René Levy • Des analyses longitudinales ont démontré une sexuation très prononcée des parcours de vie en Suisse (Levy et Widmer 2013), et la transition à la parentalité apparaît comme l'événement clé qui fait émerger cette sexuation. La différence des trajectoires est double: l'engagement professionnel des pères se consolide alors que celui des mères diminue, voire disparaît; la répartition des tâches familiales, auparavant plutôt égalitaire, bascule vers la sexuation traditionnelle, la mère assumant désormais une part plus importante que le père.

La transition à la parentalité fait donc basculer la relative égalité entre les partenaires vers une structure plus traditionnelle. Qui dit division du travail sexuée dit inégalité entre les partenaires, plus exactement

dépendance économique et sociale de la femme vis à vis de l'homme. C'est ce processus de retraditionnalisation que l'étude Devenir parent a focalisé.

Beaucoup de couples se retraditionnalisent malgré eux

La plupart des couples qui attendent leur premier enfant souhaitent une répartition égalitaire des tâches entre les partenaires - et la pratiquent effectivement (situation pendant la grossesse, première vague d'entretiens). Une fois l'enfant né (après le congé maternité, deuxième entretien), les pratiques deviennent traditionnelles, sexuées, alors que les intentions restent égalitaires. Environ une année plus tard (troisième entretien), les intentions se sont traditionnalisées à leur tour, s'accommodant ainsi aux pratiques. Les couples, en se traditionnalisant, ne le font donc pas parce qu'ils le souhaitent, mais plutôt malgré eux. Des analyses complémentaires montrent que c'est l'environnement institutionnel des couples qui leur impose ce changement.

Cet environnement fonctionne selon des suppositions de normalité (Normalitäts-Unterstellungen),

opérant dans la plupart des cas une institutionnalisation indirecte: horaires scolaires disparates, accessibilité difficile de structures de prise en charge extrafamiliale (âges préscolaire et scolaire), difficulté pour les hommes d'obtenir des temps partiels, absence de congés paternité ou parentaux, ségrégation sexuelle des professions (formation et emploi), discrimination du travail à temps partiel ou interrompu par les deuxième et troisième pilier de la prévoyance vieillesse.

Les statuts maître sexués résultent d'un doing gender structurel

L'étude Devenir parent est inspirée par la thèse des statuts maître sexués. Le traditionalisme familial n'est pas confiné au modèle ancien (ségrégation stricte des sphères intra- et extrafamiliale), il existe plus généralement sous la forme d'une assignation du travail familial comme statut dominant aux femmes et du travail rémunéré aux hommes (Krüger & Levy 2000). « Statut dominant » signifie que d'autres champs d'activité peuvent être investis dans la mesure où l'engagement n'interfère pas avec l'activité dans le champ dominant, ce qui laisse une marge d'influ-

ence considérable aux facteurs qui font varier les situations des couples. L'étude Devenir parent a permis de préciser le sens et la dynamique des statuts maître sexués: ils n'émergent pas entièrement à l'arrivée de l'enfant, mais s'annoncent déjà par anticipation, avant leur activation décisive, et ils restent par la suite assez stables en Suisse alors que dans les pays à Etat social de type social-démocrate (modèle scandinave) cette émergence est moins prononcée et reste temporaire. De plus, il s'avère que les relations avec la parenté font largement partie du statut maître féminin, beaucoup moins masculin.

Mannschaftsdiskurs

Thomas Beschorner, Peter Ulrich, Florian Wettstein (Hrsg.), St. Galler Wirtschaftsethik. Programmatik, Positionen, Perspektiven, Metropolis Verlag, Marburg 2015.

Ina Praetorius • «Tollkühn» (S. 30) nennt Peter Ulrich rückblickend die Habilitationsschrift, zu der er, der scheue Achtundsechziger, im Jahr 1979 ansetzte und die ihn dazu qualifizierte, zehn Jahre später erster Direktor des IWE-HSG (Institut für Wirtschaftsethik der Universität St. Gallen) zu werden. Selbst wer einräumt, dass am IWE alles irgendwie vielleicht ein bisschen ironisch gemeint sein könnte, wundert sich ob solcher Selbsttheroisierung, handelt es sich bei Ulrichs Schrift doch um eine aus heutiger Sicht eher harmlose Studie zur «Transformation der ökonomischen Vernunft» (S. 30). Dennoch scheinen auch nach fünfundzwanzig Jahren die von der kritischen Theorie Habermas'scher Prägung inspirierten Gründungsgestalten des IWE und der dort inzwischen entwickelten «Integrativen Wirtschaftsethik» vor allem den eigenen Heldenmut feiern zu wollen, mit dem sie

sich im Jahr 1989 mannhaft in die Höhle des gefährlich unbelehrbaren neoliberalen Löwen auf dem St. Galler Rosenberg gestürzt haben.

Erbfolgekrieg

Inzwischen ist Peter Ulrich, seinerseits Sohn des bis 1985 ebenfalls an der Universität St. Gallen lehrenden Betriebswirtschaftlers Hans Ulrich, pensioniert. Worum es im vorliegenden Band, der die Jubiläumstagung des IWE dokumentiert, neben der Selbstbejubelung sonst noch geht, ist deshalb schnell erzählt: Verfeindete Buben streiten um die Nachfolge, indem sie, wie schon oft in der Geschichte, das Spiel der guten und der bösen Söhne aufführen, die sich in diskursive «Todesgefahr begeben, um die Beute der Wahrheit einzufangen»¹: Während die Gefolgsleute des Gründervaters eisern am Modell der Grundlagenkritik einer sich nach wie vor wider alle Vernunft wertfrei gebenden ökonomistischen Ideologie festhalten, hat sich ein feindliches Lager aus «Kulturalisten» zusammengerottet, die der «ganz und gar vermessene[n] Annahme» (Thielemann 364) aufsitzen, Kapitalisten könnten sich ohne permanente

externe Fundamentalkritik, gar angeleitet von moralischen «Gefühlen» und alltäglichen «Praxen» (was soll das sein?) von innen her zu Menschenfreunden wandeln. Über 340 Seiten zieht sich das Mannschaftsspiel hin: Angetrieben von Hardlinern (Thielemann contra Pfriem), zeitweise verlangsamt durch die eher Coolen (Beschorner, Wettstein...), vergeblich zur Mäßigung aufgerufen von behäbig-streitbaren Senioren (Enderle, Mastronardi), endet es schließlich im quälenden Patt. Nach geschlagener Schlacht nennt man sich dennoch in einmütiger Selbstzufriedenheit «kritisch-konstruktiv und kontrovers» (S. 16) und ist, wie schon zuvor, vor allem stolz auf den eigenen Kampfgeist.

Es könnte, so sinniert die an einem guten und gerechten Zusammenleben aller Menschen im verletzlichen Kosmos Erde – und damit am Fortschreiten ethischer Diskurse – aufrichtig interessierte Leserin, in diesem rituellen Bröderkrieg vielleicht auch um etwas ganz anderes gehen: um Fußball zum Beispiel, oder um kontroverse Kulinarik?

Schwester auf verlorenem Posten

Wenn verfeindete Brüder streiten, gibt es, wie schon

die Kirchengeschichte lehrt, wenig Raum für eher nicht nachfolgeberechtigte, da systemextern in der «Lebenswelt» ausreichend beschäftigte, zu beschützende und zu hofierende Schwestern. Die einzige Fachkollegin, die man, vermutlich aus Angst vor Gender-Reputationsverlust, schließlich doch in den Kreis der noch hegemonialen Ulriche und der beherzt attackierenden Thomasse eingelassen hat, heißt vorsichtshalber Ulrike: Auf zwanzig Seiten, im Sektor «Beobachtungen und Kommentare», darf Ulrike Knobloch, von 1990 bis 1995 Peter Ulrichs Assistentin, seither in wechselnden befristeten Arbeitsverhältnissen fachfremd tätig, wenn's denn unbedingt sein muss, komprimieren, was es aus geschlechtertheoretischer Sicht zum St. Galler Diskurs zu fragen und zu sagen gibt: Warum wird eine Geschlechterforscherin in der St. Galler Wirtschaftsethik wie selbstverständlich marginalisiert, sprich: an der Habilitation gehindert? Könnte es trotzdem Sinn ergeben, eine geschlechterbewusste Wirtschaftsethik zu entwickeln? Müsste man dazu, bevor man sich im Kampf um epistemologische Positionen und methodologische Details aufreißt, allererst über den

Gegenstandsbereich der so genannten Wirtschaftsethik, die sich vorerst fraglos mit Unternehmensbeziehungswise Businessethik gleichsetzt, nachdenken? Warum lässt die «integrative» Wirtschaftsethik, ganz ebenso wie der von ihr seit Jahrzehnten attackierte «Ökonomismus» (zu griechisch Oiko-Nomia, Lehre vom Haushalt) ausgerechnet die Privathaushalte – abgesehen von der Konsumfunktion – und damit mehr als die Hälfte des Wirtschaftsgeschehens einfach unbeachtet? Warum begehen Grundlagenkritiker und Kulturalisten in grosser Einmütigkeit hinsichtlich der Geschlechterverhältnisse und der Care-Leistungen notorisch das, was Peter Ulrich bei seinen Gegnern immer wieder als «Reflexionsstop» geisselt? Sollte, was man unermüdlich als «Ökonomisierung der Lebenswelt» kritisiert, nicht präziser «Vermarktlichung, Monetarisierung, Kapitalisierung oder Finanzialisierung der Lebenswelt» (S. 272) heißen? Schließlich: Wer wird sich der angestauten Forschungsdesiderate aus dem Care-Sektor endlich annehmen, wenn noch immer routinemässig «die tradierten Geschlechterverhältnisse einfach als gegeben vorausgesetzt» (S. 274) statt einer wirtschaftsethischen Analyse

unterzogen werden? Sollen wir freischaffenden oder befristet fachfremd angestellten Wirtschaftsethiker*innen das weiterhin in unserer «Freizeit» tun?

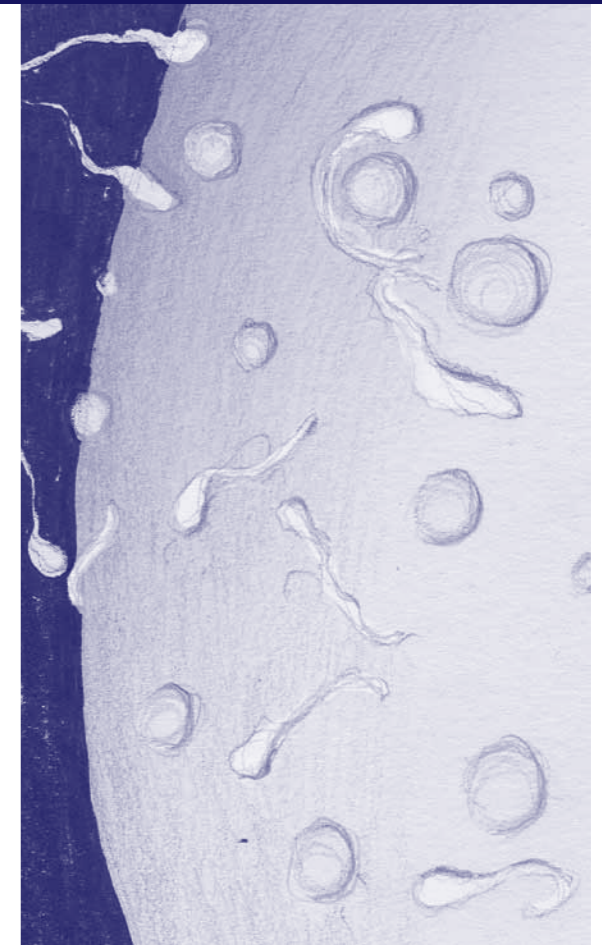
Minimale Verantwortlichkeit

Eine Resonanz auf Ulrike Knoblochs gravierende Einwände gegen das gesamte bisherige Unternehmen (St. Galler) Wirtschaftsethik lässt sich im Buch an genau drei Stellen dingfest machen. Erstens: Peter Ulrich schreibt im zweiten Teil seines zweiten Artikels zuweilen «Bürger_innen» statt «Bürger» (S. 299) und behauptet in einer Fußnote gegen Knobloch, der Begriff «Wirtschaftsbürger» ziele doch gerade auf «eine Integration des Wirtschaftens in die Lebenswelt». (S. 295) Zweitens: Thomas Beschorner versichert in drei Zeilen, von denen ein Exeget in hundert Jahren gewiss mit guten Gründen annehmen wird, sie seien nachträglich eingefügt, «Perspektiven einer feministischen Ökonomie» ließen sich auf der normativen Handlungsebene doch «problemlos» integrieren. (S. 326) Drittens: Reinhard Pfriem widmet in seinem abschließenden Reflexionstext den «Geschlechter- und andere[n] Perspektiven» immerhin zweieinhalb Seiten

(S. 348-350), in denen er die von Knobloch beschriebenen Verhältnisse als «absolut korrekturbedürftig» (S. 349) bezeichnet, um allerdings gleich hinzuzufügen, ihm sei nicht bekannt, «dass Hewlett Packard unter Carly Fiorina (...) signifikant anders geführt worden wäre». (ebd.) Sollen wir daraus schließen, dass Frauen* ein Anrecht auf gleichberechtigte Beteiligung und Weltgestaltung nur dann haben, wenn sie sich gefälligst schleunigst als die besseren Menschen erweisen?

Kürzlich wurde in Burgdorf ein privates «Schweizerisches Institut für Männer- und Geschlechterfragen» gegründet. Vielleicht sollten die hochdotierten Wahrheitsjäger und -sammler vom St. Galler Rosenberg sich gelegentlich dort nach einem Coach umsehen?

1 Wanda Tommasi, zitiert in: Antje Schrupp, Politik verkörpern statt Stellung beziehen, in: Ina Praetorius (Hg.), Sich in Beziehung setzen. Zur Weltsicht der Freiheit in Bezogenheit, Königstein/Taunus 2005, 37-48, hier: 37.



Frauen* für Wikipedia

Auch im Jahr 2017 organisieren wir zusammen mit Wikimedia Workshops für aktive und angehende Wikipedia-Autor*innen. Denn es ist nicht egal, wer unsere Geschichte schreibt. Als Autor*innen tragt ihr zur Vielfalt der Inhalte bei, indem ihr euch beim Schreiben oder Editieren von Artikeln den Themenbereichen widmet, die vom durchschnittlichen Wikipedia-Autor gerne vernachlässigt werden: Frauen* und Feminismus.

Wir freuen uns darauf, gemeinsam aktiv zu werden, zu lernen und Wissen zu teilen. Schreibt euch die nächsten Termine schon mal in die Agenda.

11. Mai 2017
 19. September 2017
 18. Oktober 2017
 16. November 2017

Jeweils 18:30 – 21:00 Uhr im Impact Hub Colab, Raum C3 im 1. Stock, Sihlquai 131, 8005 Zürich

Die Teilnahme ist kostenlos. Anmeldung bitte direkt an die Workshop-Leiterin Muriel Staub: muriel.staub@wikimedia.ch

Wirtschaft ist Care

Im Grunde wissen es alle: So geht es nicht weiter. So hält die Erde die Menschheit nicht mehr lange aus. Die siebte Schweizer Frauensynode versteht sich als Prozess in Richtung einer Ökonomie, die den Namen verdient: eine Wirtschaft, die nicht das Geld, sondern unser aller Bedürftigkeit, unser Sorgen füreinander und den Lebensraum Welt in die Mitte nimmt. Denn: Wirtschaft ist Care.

Gemeinsam wollen wir bis 2020 die Welt neu denken und mitgestalten. Mit einem World Café erforschen wir Blickwechsel in der Ökonomie, skizzieren Meilensteine und setzen Ziele. Eingeladen sind alle, welche die Welt neu gestalten wollen und sich nach einer Fürsorgewirtschaft sehnen.

Wann: Samstag, 6. Mai 2017, 10:15 – 16:45 Uhr
 Wo: Pfarreizentrum Pfäffikon SZ
 Kosten: CHF 50.- (inkl. Verpflegung)
 Anmeldung: info@frauenkirche-zentralschweiz.ch

Weitere Informationen:
www.wirtschaft-ist-care.org
www.frauenkirche-zentralschweiz.ch

Beitritt zum Verein Feministische Wissenschaften Schweiz Adhésion à l'Association Suisse Femmes Féminisme Recherche

Ich möchte Mitglied werden • Je souhaite devenir membre

Jahresbeitrag • Cotisation annuelle

In Ausbildung, erwerbslos, pensioniert	CHF	40.–
En formation, sans revenu, retraitées	CHF	40.–

Teilzeitverdienend	CHF	80.–
Travail à temps partiel	CHF	80.–

Vollzeitverdienend	CHF	120.–
Travail à plein temps	CHF	120.–

Kollektivmitglied	CHF	150.–
Membre collectif	CHF	150.–

Gönner*in	CHF	200.–
Membre de soutien	CHF	200.–

Ich möchte das FemInfo abonnieren (Für Mitglieder im Jahresbeitrag inbegriffen)
Je souhaite m'abonner à FemInfo (Gratuit pour les membres)

	CHF	45.–
	CHF	45.–

 Name · Nom

 Vorname · Prénom

 Strasse · Rue

 PLZ, Ort · CP, lieu

 Tel. · Tél.

 E-Mail · e-mail

 Datum, Unterschrift · Date, Signature

Einsenden an · Envoyer à
 Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
 Postfach
 3001 Bern

